

# Le Samedi

VOL. I.—NO. 43.

MONTREAL. 5 AVRIL 1890.

{ LE NUMERO, 5 CTS.  
PAR ANNEE, \$2.50.

## POISSON D'AVRIL



Voyez-vous cette foule? Mardi dernier, Gugusse, un mauvais sujet, est accouru tout essouffé dire à un homme de police qu'en posant la première pierre du nouveau Pont entre Montréal et Longueuil, un homme s'était fait mordre par un anchois. Naturellement, tout le monde a voulu voir,

# Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE  
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

## ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 5 AVRIL 1890.

## CHASSE-SPLEEN

Vieux corbeaux  
Ne croassent pas à faux.

La roue la plus bruyante,  
N'est pas la plus allante.

Qui n'écoute la raison  
Doit se conduire au bâton.

N'était le si et le mais,  
Nous serions tous parfaits.

Entretien sur le temps,  
Entretien de sottés gens.

Varié les occupations,  
Est à l'esprit récréations.

En été prépare le traîneau  
Mais en hiver le chariot.

Qui d'autrui fait le métier  
Fait la soupe en un panier.

Dans une grand vase on met ce que l'on veut,  
Et dans un petit ce qu'on peut.

Plus le cœur est noble, moins le cou est raide.  
*Proverbe flamand.*

L'amitié mesure par tonneaux, le commerce  
par grains. *Proverbe turc.*

Le diable n'avait pas de chèvres et vendait  
pourtant du fromage. *Prov. hellène.*

Le remède qui ne fait pas cligner les yeux au  
malade ne le guérit pas. *Proverbe chinois.*

Le matin le fromage est de l'or, à midi de l'ar-  
gent et le soir du plomb. *Proverbe suisse.*

C'est suer à vendre de la glace, que de se  
fâcher en prêchant la patience. *Prov. chinois.*

Voulez-vous rire des médecins? ne faites pas  
la sieste et ne buvez pas d'eau la nuit.  
*Proverbe turc.*

C'est pour indiquer l'infériorité de la femme  
sur ce point qu'on dit toujours du langage parlé  
par un homme: "sa langue maternelle."

Les bonnes résolutions sont loin de ressembler  
aux chars urbains; car elles passent vite.

On dit que les stimulants affaiblissent la voix;  
mais il y a compensation: ils renforcent l'ha-  
leine.

"Mon fils, n'aliche pas tes défauts. Si tu as  
les jambes croches, ne portes pas de pantalons  
barrés."

Le vrai gentleman rit toujours à l'histoire  
contée par un autre et ne dit jamais qu'il la  
savait.

De toutes les lettres de l'alphabet, N a l'exis-  
tence la plus enviable. Elle commence *not* et  
finit *bien*.

Le chien s'attache facilement à son maître.  
Le fait est que nous en avons vus attachés à une  
grosse de pétards.

Mettez deux portes l'une contre l'autre: le  
petit garçon choisira invariablement celle qui  
crie sur ses gonds.

Quand un homme a une volonté de fer, la  
femme peut toujours en venir à bout en la fai-  
sant rouiller avec ses larmes.

Le chat est bien supérieur au chien. Il faut  
que le chien attende longtemps pour avoir son  
jour. Le chat a toutes ses nuits.

Une association littéraire est actuellement à  
discuter quelle est l'expression la plus exacte:  
"Avoir *soif*" ou avoir *faim* de baisers."

Ne fais pas tout ce que tu peux, ne dépense  
pas tout ce que tu as, ne crois pas tout ce que  
tu entends, ne dis pas tout ce que tu sais.

*Proverbe italien.*

Voici le dernier mot de la popularité. Si vous  
buvez, tout le monde boira avec vous. Mais si  
vous prenez la tempérance, vous serez seul à la  
prendre.

Les marins ont un grand exemple sous les  
yeux. Aussitôt que Noé est sorti de son embar-  
cation, la première chose qu'il a faite a été de  
s'enivrer.

Il y a des cas où un trente sous a la supé-  
riorité sur une piastre. Ainsi, nous parions que  
tous nos lecteurs préféreraient manquer de trente  
sous que de piastres.

Vous nous demandez pourquoi les amoureux  
tiennent le gaz si bas dans les salons! A quoi  
bon en dépenser, quand tout le monde suit que  
l'amour est aveugle?

Le sage sème un atome. L'atome est si gé-  
néreux qu'il devient plus gros qu'un œuf.—  
"Miracle!" s'écrie la multitude. Non, ce n'est  
pas cela: c'est un navet.

Le sans-gêne américain vient de se manifester  
d'une manière merveilleuse. Un grand yankee  
a, l'autre jour, arrêté une procession religieuse  
pour allumer son cigare à l'un des cierges.

Un conseil à nos confrères. N'annoncez ja-  
mais un heureux événement comme suit: "Notre  
bon ami, M. du Trainfin, âgé de 85 ans, a passé  
paisiblement, hier soir à 7½ heures, entouré de sa  
famille, de l'état de célibataire à celui d'heureux  
époux.

Les nègres ont leur théorie sur la couleur des  
hommes. D'après eux, ils sont tous nés blancs;  
mais quand Cham a vu son père Noé ivre, il a  
étouffé de honte. Sem a rougi beaucoup; mais  
Japhet, en effronté qu'il était, n'a pas eu honte  
du tout, et a perpétué dans sa race les pratiques  
de notre illustre ancêtre.

Les Vanderbilt possèdent beaucoup de fermes  
dans les environs de New-York; et en hommes  
d'affaires qu'ils sont, ils tiennent un compte  
exact des dépenses et des recettes de chaque  
propriété. C'est ainsi qu'ils ont eu la satisfac-  
tion de constater cette année que les navets ne  
leur ont coûté que \$10 le minot. Le coût du  
foin ne dépasse pas \$65 la tonne.

Pas de noms propres, mais c'est tout de même  
vrai. Un de nos confrères fait précéder la publi-  
cation d'une poésie de Pentôte qui suit: "Ce  
poème a été fait par un estimé confrère main-  
tenant décédé par simple récréation." Avant-  
hier, un autre journal nous annonce qu'un tel  
"a été enterré dans son champ comme un chien  
avec ses habillements de tous les jours."

## MOTS D'ENFANTS

*Cyrius*, (par un beau coucher de soleil).—Je le  
sais, moi, pourquoi le ciel de ce côté-là, il est si  
rouge.

*Chœur d'enfants*.—Non, tu ne le sais pas.

*Cyrius*.—C'est parce que le bon Dieu, il a  
saigné du nez.

*Visiteur*.—Comment est ta grande sœur  
Emma?

*Tommie*.—Elle va mal; elle perd un an tous  
les deux ans. Dans quelque temps, nous allons  
être jumeaux, elle et moi.

*La mère*.—Ne joue donc pas avec les ciseaux.  
Tiens, je connais un petit garçon qui, en jouant  
comme tu fais, s'est crevé l'œil gauche et il n'a  
jamais revu clair de sa vie.

*Charley*.—Ca, ça n'était pas fin. Moi, je me  
serais servi de mon œil droit pour voir.

Dans un train de chemin de fer:

*Juliette*.—Maman, ça ne vaut pas la peine  
que je fasse ma prière, ce soir.

*La mère*.—Et pourquoi que ça ne vaut pas la  
peine?

*Juliette*.—Parce que ça fait trop de bruit.  
Jamais le bon Dieu ne pourra comprendre  
un seul mot de ce que je vais lui dire.

*Frank* engendre chicane à sa sœur *Nanette*  
pendant que celle-ci fait la toilette de sa poupée.  
Quelques instants après, la mère vient compli-  
menter *Nanette*.

—Je vous écoutais quand *Frank* t'a dit des  
gros mots: Tu as bien fait de ne pas lui avoir  
répondu.

*Nanette*.—Fallait bien, maman; j'avais la  
bouche pleine d'épingles.

*Tommie à un visiteur*.—Essaie-moi donc,  
voir?

*Le visiteur*.—T'essayer? A quoi?

*Tommie*.—Mais tu le sais bien. Maman dit que  
tu peux endormir n'importe qui en cinq minutes.

*Professeur*.—Comment se divise la terre?

*L'élève*, (précoce).—Entre ceux qui la possèdent  
et ceux qui veulent la posséder.

*La mère*.—Et toi, Sam, qu'est-ce que tu vou-  
drais faire quand tu seras grand?

*Sam*, (cinq ans).—Moi, maman, quand je seras  
grand, je voudrais être un beau cheval.

Commentaires sur l'Écriture Sainte, au cha-  
pitre de Ruth glanant dans le champ de Booz.

*Curé*.—Et qu'est-il arrivé sur ces entrefaites?

*L'enfant*.—Ruth qui était pauvre allait ramas-  
ser le grain perdu dans le champ.

*Le curé*, (voulant mettre en relief la charité  
de Booz qui ordonnait à ses serviteurs de laisser  
tomber du grain).—Et quelle est la chose dési-  
rable que Booz fit pour Ruth?

*L'enfant*.—Il l'épousa, monsieur.

UN PROBLÈME

SOU MIS A TOUS LES LECTEURS DU *Samedi*.

Deux trains vont à une vitesse chaque de 60 milles à l'heure.

Il y a juste un mille de distance entre eux.

On met sur l'arrière du premier train un canon qui lance sur le second train venant en arrière un projectile à la vitesse très modérée de 60 milles à l'heure.

Qu'est-ce qui arrive de ce boulet ? Comme il est sur un train qui lui imprime un air d'aller de 60 milles à l'heure et comme il part sur l'autre sens avec une vitesse pareille, est-ce qu'il ne tombera pas tout simplement à terre ? Sinon, comme l'autre train vient à sa rencontre à raison de 60 milles à l'heure, à quel endroit le boulet et le train vont-ils se rencontrer ?

Solutions sollicitées.

UN PETIT JEU DE SOCIÉTÉ

(Pour le SAMEDI.)

Si vous voulez être aimable en société, vous pourrez faire le petit tour de carte qui suit.

Vous faites tirer d'un jeu complet une carte quelconque que la personne mêle immédiatement avec les autres.

Alors, vous demanderez l'âge de la personne qui a choisi la carte et en comptant autant de cartes qu'elle a d'années, vous êtes sur de retrouver celle qu'elle a choisie.

Ainsi, l'autre jour, nous en faisons l'épreuve dans un salon. Une jeune fille fait son choix ; et tire le trois de pique.

Elle déclare son âge : vingt deux ans ; et nous trouvons le trois de pique à la trente deuxième carte.

Nous avons eu un succès fou.

Il est bon de dire que le paquet de cartes employé se composait exclusivement de cinquante deux trois de pique.

LE COIN DE JOE

(EXTRAITS DE SON ALBUM)

*La mouche.*

Ce petit point noir qu'on aperçoit encore quelque fois sur la figure d'une jolie femme s'appelle "mouche." C'est une mouche de soie noire que les dames ont portée, portent et porteront, afin de faire ressortir la blancheur de la peau. Ces mouches eurent autrefois différents noms, suivant les différents endroits où elles étaient placées. Au coin de l'œil, c'était la *passionnée*. Vous concevez pourquoi ; c'est toujours dans les yeux que la passion se manifeste ; c'est dans vos yeux, charmantes lectrices, que nous puisons le peu qui nous anime et nous tourmente ; c'est dans nos yeux que vous devinez si bien celle qui languit et s'éteint.

Au milieu du front la mouche prenait le nom de *majestueuse*. Le front est à la fois le siège de la candeur et de la majesté. Les femmes autrefois avaient le front découvert ; la mode veut aujourd'hui qu'il soit caché par des cheveux postiches. Je ne sais qui a pu inventer cette mode, mais je vous demande la permission de vous dire, Mesdames, qu'il n'y en a pas de plus défavorable aux jolies femmes. Le front d'une jolie femme fait partie de sa jolie figure ; pourquoi le cacher ?

Au fait, la mouche qu'on appelait *majestueuse*, toute ridicule qu'elle nous paraît aujourd'hui, était pourtant plus piquante, plus naturelle, et plus conforme à vos intérêts que vos tortillons de cheveux, ces boucles qui vous crévent les yeux, ce nuage épais qui vous dérobe l'élévation, la largeur et la blancheur de votre front.

La mouche que les femmes plaçaient sur le pli que fait la joue en riant, se nomme *l'enjouée*. Dénomination prise de la nature : les coquettes n'oubliaient jamais celle-là, et j'ai ouï dire à ma grand-grand-mère que c'était celle qui lui réussissait le mieux dans sa jeunesse.

Au milieu de la joue, c'était la *galante*. La raison, je l'ignore, à moins qu'il n'y eût dans ce temps-là une sorte de galanterie à laisser voir aux hommes, dans toute son énergie, et par opposition, le coloris vermeil que la jeunesse et la pudeur se plaisent également à étendre sur ses joues.

Sur le nez *l'effrontée*. L'effrontée n'est pas mauvaise, car rien ne relève plus le nez qu'une mouche et rien de plus *hardi* qu'un nez relevé :

Ah ! qui jamais aurait pu dire  
Que ce petit nez retroussé  
Changerait les lois de l'empire ?

Sur les lèvres, la *coquette*. La coquette est modeste. Une jolie femme qui plaçait alors une mouche sur les lèvres avait bonne envie de se la voir enlever par tout autre ravisseur que par le vent ou par les doigts de sa femme de chambre.

Sur un bouton, la *recéleuse*. La recéleuse, était jolie, et de nom et d'effet, puisqu'elle était destinée à faire d'un défaut une grâce.

Avec tout cela, mesdames, je vous aime beaucoup mieux sans mouches, telles que vous êtes.

\* \*

*l'incée de conseils aux demoiselles qui cherchent à se marier. (Par une vieille fille.)*

Si vous avez des yeux bleus, paraissez mélancolique.

Si vous avez des yeux noirs, modérez vos regards.

Si vous avez de jolis pieds, portez des robes courtes.

Si vous avez des doutes sur ce dernier point, portez des robes longues.

Si vous avez une vilaine voix, parlez toujours sur un ton bas.

Si vous passez pour avoir une belle voix, ne parlez pas trop haut.

Si vous dansez bien, dansez rarement.

Si vous dansez mal, ne dansez jamais.

Si vous chantez bien, ne donnez jamais des excuses puériles lorsque l'on vous demande une romance.

Si vous chantez médiocrement, n'hésitez jamais un instant lorsqu'on vous invite, car peu de personnes sont juges en musique et tout le monde est disposé à être complaisant.

Il vous est toujours possible de vous faire des amis avec des sourires ; c'est une folie de se créer des ennemis en paraissant renfrognée.

Si dans une conversation vous pensez qu'une personne a tort, émettez une opinion légèrement différente, mais ne la contredisez jamais.

Si vous avez de jolies dents, n'oubliez jamais de sourire à tous propos.

Si vos dents sont laides ne parlez que du bout des lèvres.

Pendant que vous êtes encore jeune tournez toujours votre figure à la lumière.

Lorsque vous serez plus vieille, vous vous po-

rez de manière à avoir la tête dans le pénombre.

Lorsque vous aurez l'occasion de louer quelqu'un faites-le de tout votre cœur.

Lorsque vous êtes obligée de blâmer une personne, faites-le avec répugnance.

Si vous voulez laisser savoir au monde que vous aimez un homme en particulier, traitez-le avec cérémonie et tous les autres avec sans gêne et liberté.

Si vous voulez conserver votre beauté, levez-vous à bonne heure !

Si vous voulez dominer, faites toujours des concessions.

Si vous voulez être heureuse, évertuez-vous toujours à procurer du bonheur aux autres.

JOE.

SIMPLE MALENTENDU

*Philantrope*, (visitant une prison).—Et vous, mon ami, pourquoi êtes-vous ici ?

*Le forçat*.—Pour avoir gardé un chien. Ah ! monsieur ! Un chien qui valait cent piastres !

*Le Philantrope*, (indigné).—Voilà bien les injustices municipales ! Parcequ'un pauvre diable n'a pas pu payer sa licence...

*Le prisonnier*.—Licence ? Pas ça, monsieur. La question était de savoir à qui le chien appartenait auparavant.

AFFAIRE D'EXPERIENCE

*Louise*.—Hélène, c'est toi ? Dire que je ne t'ai pas vue depuis deux ans ! (*Elles s'embrassent, et Louise reprenant vivement...*) Mais quoi ? Tu es fiancée ?

*Hélène*.—En effet ; mais c'est au secret. Comment l'as-tu appris ?

*Louise*.—A la manière dont tu embrasses.

VEGETARIENNE ENRAGEE

*Lewis, suppliant*.—Maman, jusqu'est donc notre dinde ? Est-ce que nous ne faisons pas Noël comme les autres ?

*Maman, indignée*.—Dio Lewis Fowler Wells Graham Jones, enfant ingrat, tu m'indignes. Mange donc ton délicieux gruau et ton bon pain d'avoine ; bois ton eau fraîche et pure, et sois reconnaissant, ou sinon, je te claque !

REBUS

No. 1

O O O O O O O O O O O  
O O O O O O O O O O O

T

2

S S S S S S S S S S S S S  
S S S S S S S S S S S S S

te

2

No. 2

Mensonge Gourmandise  
Médiancée Envie

L'INGRATITUDE

Paresse Orgueil

No. 3

L L L  
L L L L L L L L L  
L L L L L L L L L  
L L L L L L L L L

## NOS CHERIS



XVI

## L'HISTOIRE SAINTE EN ACTION

*Madame Bucklers.*—Qu'est-ce que tout ce tapage-là veut dire ?

*Berthe Bucklers.*—C'est Daniel que nous avons voulu jeter dans la fosse aux lions (la porte de la cave), et il ne peut plus s'arracher.



XVIII

*Visiteur.*—Quel teint frais et rose, ma chérie ! Où prends-tu ces belles couleurs ?

*Violette.*—Sur la table de toilette de maman.



XIX

*Jeune financier.*—Tu m'appelles toujours ton trésor, maman ; combien est-ce que je vaux donc ?

*La mère.*—Je ne voudrais pas te perdre pour un million.

*Le jeune financier.*—Tant que cela ! Tu ne pourrais pas m'avancer trente sous sur mon million ?



XVII

*La mère.*—Encore une bataille, hein ! C'est ton père qui va te faire la rince cette fois-ci !

*Bob.*—Est-ce que tu ne trouves pas que j'ai été assez rossé sans demander à papa d'y mettre le fion ? Comment est-ce qu'il te la faut donc à toi, la volée ?



XX

*La petite Edna.*—Maman, si je tirais sur cela, est-ce que ça sonnerait ?

## REMÈDE HÉROÏQUE

Une vieille histoire toujours drôle.

Un calfat était occupé à badigeonner la quille d'un vaisseau avec du goudron chaud.

Un paysan passe avec un vieux cheval.

Il s'arrête devant le calfat, —et ne comprenant rien à la besogne :

—Hé ! mon bon, lui dit-il, qu'est-ce que c'est que ça ?

Il lui montrait le bidon de goudron.

—C'est du goudron, dit le calfat.

—Et pourquoi donc frottes-tu comme ça ce diable de bateau ?

—Ah ! dit le calfat, quand un vaisseau est verni au goudron, ça le fait aller bien plus vite.

—Tiens, dit-il au calfat, regarde mon cheval

combien me prendrais-tu pour le faire aller plus vite en le peignant avec ton vernis ?

—Oh ! répondit le calfat sans rire, pour toi, ce ne sera rien.

—Bonne affaire ; —alors, rends moi ce service ! Le calfat ne se fait pas prier.

Il lève la queue du cheval, et lui applique sous cet appendice son pinceau plein de goudron brûlant.

L'animal, comme on peut le penser, lance une ruade et file comme une flèche...

Le paysan de courir après !...

Mais la bête allant bien plus vite que lui, il revint vers le calfat, et soulevant les basques de sa veste :

—Mets-m'en donc un peu aussi, dit-il, que je puisse le rattrapper !

## UN OUBLI MALHEUREUX

Deux heures du matin :

*Homme de police* (à un pochard).—Qu'avez-vous à flaner à l'heure qu'il est ?

*Le pochard.*—Ça me coûte de rentrer chez moi sans avoir fait la commission que ma femme m'avait donnée.

*L'homme de police.*—Qu'est-ce que c'est que cette commission ?

*Le pochard.*—C'est que je ne m'en souviens pas.

*L'homme de police.*—Allons, jonglez je vais vous aider.

*Le pochard.*—Ah ! bon ! Je m'en souviens maintenant ; elle m'avait recommandé de rentrer avant 10 heures hier soir.

LES PETITS INCONVENIENTS DE  
LA VIE

*Georges.* — Dites-moi, Laura, pourquoi vous m'avez passé si froidement, il y a une minute ou deux ?

*Laura.* — Dites-moi pourquoi vous êtes allé vous fixer à fer et clou dans le coin le plus éloigné du salon ?

*Georges.* — Puisqu'il faut vous le dire, c'est que, ne pensant pas d'entrer ici ce soir, je viens de fumer un mauvais cigare.

*Laura.* — Je vous avouerai, en retour, que ne vous attendant pas ce soir, j'ai mangé de l'ail.

## SUR UN TRAIN POUR L'OUEST

*Un vieux monsieur à l'air débouaie.* — C'est à vous, madame, cette belle enfant ? Je ne puis m'empêcher de la regarder.

*La dame assise à côté.* — Oui, monsieur. Vous aimez les enfants ? Vous en avez sans doute aussi, mais je suppose qu'ils sont tous élevés ?

*Le Monsieur.* — Non, j'en ai qui sont déjà grands, mais j'ai aussi à la maison un petit bébé qui n'a que huit mois, un autre d'un an, un de quatorze mois, un de deux ans et une paire de jumeaux de deux ans et demi, un garçon de trois ans et une fille du même âge. Ensuite il y a Mary et Arvilly, Jones et William Henry, et

Peter, et Salviny, et Antoonetty, et Victoria, et Charles Summer, et Angeliny, et Cyprus, et Noamy, et Ruth, et Diany, et... Pardon, il faut que je descende à cette station pour prendre le train du Lac Salé. Si vous venez jamais à Utah, venez voir mes enfants, il y en a plusieurs que je n'ai pas le temps de nommer. Au revoir, madame.

## PAS DE CHANCE

*Yed.* — Encore une de tes tantes de morte ! Il ne doit plus t'en rester.

*Ned (soupirant).* — Il ne me reste plus que les riches.

## LA VEILLE DE PAQUES



*Le boucher.* — C'est moi qui suis content de voir arriver Pâques ! Le carême, ça me fait mourir, moi.

## HISTOIRE D'UNE POMPE

M. Bonafous, négociant de cette ville, possède pas bien loin d'ici une charmante propriété ; il y a fait placer une pompe pour l'arrosage.

Baptistin, un de ses amis, vient lui faire une visite. Il s'extasie à la vue de la pompe :

— Quelle facilité ! quelle chose si parfaite ! brin, brin, brin ! trois coups de main et l'on a de l'eau.

— Qui t'a fait cette pompe ?

— C'est M. Broquet ; tu trouveras de ses pompes à Montréal ou à Marseille, où tu peux lui écrire, ou y aller, c'est comme tu veux.

— Combien qu'il te coûte ?

— Cent cinquante piastres.

Le lendemain Baptistin se rend à Montréal, passe chez le plombier et commande une pompe Broquet en tout pareille à celle de Bonafous.

Trois mois après, le plombier se présente pour la poser, car, lui aussi, il est de Marseille.

— Où est votre puits ?

— Quel puits ?

— Celui où je dois poser la rompe.

— Troun de l'air ! en voilà une bonne ! Vous croyez que si j'avais un puits j'aurais besoin d'une pompe ? Une poulie, une corde et deux seaux, bagasse, et j'aurais de l'eau tout de suite !

## ÇA VA TANT BIEN QUE MAL

*Alfred.* — Brown est-il heureux en ménage ?

*Charley.* — Ça dépend ; s'il voyait Madame Brown pour la première fois aujourd'hui, il ne demanderait pas même de lui être présenté.

## PAS TOUJOURS

*M. de Lancienton.* — Ma chère demoiselle Lurette, vos yeux sont le miroir de la vérité.

*Delle Lurette.* — Pas quand vous vous y regardez.

## UNE NOUVELLE CORDE A LINGE



(DANS LES CHIARS PULLMAN)

M. Jeanfou (voyageant pour la première fois entre Montréal et Québec, a pris la corde d'alarme pour une corde à hardes).—Hé ! Vous, là, monsieur !

Le nègre.—Eh ! bien, qu'est-ce que vous voulez ?

M. Jeanfou.—Ça remue trop fort ; mes hardes vont tomber. Donnez-moi donc cinq ou six épingles à linge !

## POISSON D'AVRIL

Les Poissons d'Avril ont tant de vogue, que nous n'avons pas craint de nous imposer les recherches les plus pénibles pour présenter l'hommage de circonstance à nos charmantes lectrices, par une histoire complète et consciencieuse du Poisson d'Avril.

Il y a dans cette pratique plus de philosophie qu'on ne semble le croire. Poisson d'Avril ! N'est-ce pas le refrain de notre vie toute entière ? Enfants, que de choses n'attendons-nous pas, qui ne viennent jamais ! Jeunes gens, à combien de fausses promesses nous payons le tribut ! Nous semons sur toute notre route des lambeaux d'illusion. Mêmes déceptions pour l'âge mûr et la vieillesse. Demain, tu seras heureux, nous crie l'espérance, et demain nous répond : "Poisson d'Avril !"

D'abord, qu'est-ce que le Poisson d'Avril ? L'abbé Tuet, dans ses proverbes français, le définit ainsi : "Donner un Poisson d'Avril, c'est faire faire une démarche inutile à quelqu'un, pour avoir occasion de se moquer de lui."

Les Anglais pour désigner ce mot ont une expression bien plus énergique que la nôtre. Ils appellent le premier d'avril : *La fête de tous les fous* (All fools days). Au nord de l'Ecosse on l'appelle *Gowk*, ce qui signifie : *Coucou*. M. Hemmer a trouvé que la coutume de faire courir le Poisson d'Avril était en honneur chez les indigènes des Indes Occidentales ; ils appellent cela : *Huli feast*.

Personne n'a pu remonter à l'origine de cette singulière coutume ; c'est pourquoi on lui assigne des causes plus ou moins bizarres. Le plus probable est que la sagesse des nations a tout

naturellement choisi une journée dans l'année pour ridiculiser à loisir les faibles de chacun. Qui n'a pas ses travers ? L'on a fixé une époque où l'on attaque les individus parle côté qui prête, pour donner une leçon et corriger les défauts en riant. Nous croyons donc que cette coutume n'est pas due aux hasards. Les proverbes ne naissent jamais d'une anecdote ; c'est en quelque sorte un cri échappé à la conscience d'une nation.

Quelle est l'origine du Poisson d'Avril ? Cette question a déjà été bien débattue, et plusieurs étymologies ont été proposées. Les uns, prenant l'expression à la lettre, croient que cette coutume serait venue, de ce que le mois d'avril est peu favorable à la pêche et que plus d'un gourmand s'est vu, à cette époque, privé d'un plat délicat sur lequel son palais avait compté. Cette explication est à la rigueur suffisante pour le proverbe : *Manger du poisson d'avril* ; mais quel rapport y a-t-il avec les mystifications du premier jour de ce mois ?

M. de Jolimont, *Monologie du mois d'avril*, s'appuie sur ce proverbe :

Se faire en avril poissonnier,  
Ou hors d'âge apprendre un métier,  
On y profite d'un denier.

Ce qui ne nous donne aucune raison des jeux du 1er avril.

Nous avons lu quelque part une supposition assez raisonnée sur l'origine du Poisson d'Avril. Il fut un temps, au Moyen-Age, où le mois d'avril faisait les honneurs de l'année, parce qu'il était chargé de l'ouvrir en vertu de son nom : Avril, *aprilis*, *aperire* (ouvrir). C'était notre Jour de l'An, et il était surtout célèbre parmi les enfants qui attendaient, ce jour-là, leurs étrennes. Or, le commencement de l'année remonta subitement au 1er de janvier. Les enfants avaient trop bien profité des heureux ac-

## UNE BATTURE SÉRIEUSE



Sambo (qui ne s'est pas aperçu qu'un farceur retient sa ligne de sondage).—Capitaine, arrêtez tout de suite, il y a un pied de moins d'eau que s'il n'y en avait pas du tout.

cessoires de ce jour pour en perdre si tôt le sou venir ; aussi furent-ils longtemps sans vouloir entendre raison et sans renoncer à leurs droits d'étrennes. Ce que voyant, les parents usèrent d'espégleries. Ces étrennes se donnaient d'habitude dans des plats recouverts. On continua d'exposer les vases, mais quand les enfants venaient à soulever le couvercle, ils n'y trouvaient que le vide. De là grande déception. De là les *Présents d'Avril*.

Un autre vient vous dire que ce proverbe a pris naissance sous Louis XIII, parce qu'un prince de Lorraine, retenu prisonnier dans le château de Nancy, se serait sauvé le premier jour d'un mois d'avril quelconque, en traversant la Meurthe à la nage. Et les Lorrains auraient dit avec infiniment de raison, qu'on avait donné aux Français un poisson à garder. Nancy fut prise en 1835, or le dicton remonte un peu plus haut.

Enfin, arrive une dernière opinion. Celle-là, nous la croyons bonne ou du moins satisfaisante : car, en fait d'étymologies, il faut peu affirmer, croire encore moins, et douter toujours. Elle vient de M. Bellinghen.

Dans les premiers temps du christianisme, le clergé, afin de graver plus puissamment dans l'esprit des populations le sentiment et le souvenir des mystères de notre religion, eut recours à des représentations scéniques. Le peuple est toujours avide de spectacles, et son imagination, éternellement jeune, se laisse impressionner facilement. Il venait, aux grandes fêtes de l'année, écouter pieusement ces pièces religieuses, qui n'étaient pour lui qu'un commentaire vivant de l'évangile du jour. Rien de profane ne se mêlait à ces jeux, et ce ne fut que plus tard, au XIII siècle, que des éléments profanes vinrent se mêler à ces cérémonies religieuses et en modifier à la longue le caractère tout sacré.

Or, la passion arrivait vers le 3 d'avril. Dans les premiers jours de ce mois avaient lieu les re-

présentations dont nous avons parlé, et le peuple écoutant avec terreur, voyait le Christ, raillé et renvoyé de Caïphe à Pilate et de Pilate à Caïphe. Plus tard l'habitude rendit la terreur moins grande, et quelques railleurs impies, en revenant le soir de l'église, s'amuserent à répéter la scène du matin aux dépens de leurs amis ou de leurs voisins. De là, l'origine probable de ce jeu du premier avril, et le nom de *passion* passant de bouche en bouche et n'étant plus guère compris, devint le mot *poisson*. Ce n'est qu'un des nombreux exemples de noms devenus intelligibles, après avoir subi toutes sortes de transformations.

On raconte bien des anecdotes sur le premier Avril.

Un jour, deux farceurs d'avocats se rendaient au Palais, le lendemain du 31 mars. L'un des deux, pour attrapper son compagnon, se jette à terre et feint de voir une tentative de meurtre par un soupirail de rez-de-chaussée. "Grand Dieu, il le tue," s'écrie-t-il, et l'autre de tomber à plat ventre pour être témoin du spectacle. La foule s'assemble et le second avocat, trouvant sans peine le mot de l'affaire, paie d'audace et crie au meurtre à son tour. Les gens se pressent, et les deux avocats s'en vont plaider au Palais, en laissant leur place aux curieux. Ils revenaient dans l'après-midi, vers 4 ou 5 heures, quand ils aperçoivent un immense rassemblement sur le théâtre de leur exploit du matin, où chacun bousculait son voisin pour voir au plus tôt dans le soupirail. La première page du SAMEDI, est la réédition un peu modifiée de cet incident.

Joseph Clément de Bavière, Archevêque, avait promis de prêcher le 1er Avril. Une foule immense se rend à l'église ; le prédicateur monte en chair, fait le signe de la croix, leur crie : *Poisson d'Avril*, et se sauve.

Le meilleur est celui de Rabelais. Il voulait aller à Paris, le 1er Avril, et il était à Marseille sans argent. Il se fait des paquets de poudre, avec indication que c'était pour empoisonner la famille royale et cache l'objet à demi. On le découvre bientôt ; la justice l'arrête et le conduit à Paris, où il leur crie alors : *Poisson d'Avril*.

C'était vers la fin du dix-septième siècle. Il

existait à Caen un brave abbé, appelé l'abbé de Saint-Martin, original toujours crédule au dernier point, bonhomme pardessus tout. Il publia, un livre bizarre, singulier, absurde, intitulé : *le moyen de vivre en santé au-delà de cent ans*. Or, il était difficile après cela de ne pas jouer quelque bon tour à l'auteur. Les nouvelles de la cour en fournirent bientôt l'occasion.

Les Gazettes étaient remplies de détails circonstanciés sur l'arrivée en France et sur la réception à Versailles des ambassadeurs siamois.

Comme bien vous pensez, les sociétés de Caen s'entretenirent longtemps de cet événement, qui faisait grand bruit, et notre bon abbé ne fut pas des derniers à s'enquérir des histoires merveilleuses racontées à ce sujet. Il ne parla plus, ne pensa plus et ne rêva plus qu'aux ambassadeurs siamois. Alors une idée des plus folles traverse la cervelle de quelques gens du bel air, certains de trouver appui dans toute la ville, plus certains encore d'avoir un auxiliaire puissant dans la crédulité de leur victime.

Le premier avril arrivait dans quelques jours.

On annonça à M. l'abbé de Saint-Martin que S. M. le roi de Siam, après s'être fait lire son admirable livre, avait été si charmée de l'incomparable découverte que ce livre renfermait, qu'elle avait résolu d'envoyer à l'auteur des ambassadeurs pour lui offrir le rang de mandarin et le titre de son premier médecin. Un homme est toujours faible à l'endroit de la vanité ; un auteur doit l'être deux fois, en sa double qualité d'homme et de lettré.

Toute la ville s'en mêla ; les gens les plus graves y prêtèrent volontiers les mains, les sévères magistrats tout comme les autres. Tout fut prévu ; il y eut autorisation du roi de France pour conférer à l'abbé les hautes dignités de mandarin et d'esculape. La mascarade fut complète. Le bonhomme dut se croire mandarin en toute sécurité, et ce fut grand plaisir de le voir revêtu et chamarré des insignes de ses nouvelles fonctions. Mais le jour d'avril passé, l'abbé ne put croire à ce poisson d'un nouveau genre, et deux années s'écoulèrent avant qu'il voulût bien reconnaître qu'on s'était moqué de lui. Aussi nos

pères, pour en perpétuer le souvenir, nous ont laissé un témoignage écrit.

Cette histoire se passait quinze ans après la première représentation du *Bourgeois Gentilhomme*.

On sait les principales formules des tours du Poisson d'Avril. *La corde à vider le vent* est en honneur en Canada. A Paris, on donne ordre aux étudiants en droit d'aller acheter un *Dictionnaire des Arrêts Futurs* ; aux commis, de *l'huile de cotret* (ce qui veut dire : coups de bâtons) ; aux jeunes lions, des *moules à gants* (c'est-à-dire des tapes).

#### THEATRE-ROYAL

On joue cette semaine au Théâtre Royal une pièce d'un genre nouveau et d'une originalité qui plaît beaucoup. "Dot" est un mélodrame charmant qui attire la foule tous les soirs. Le fond du drame est un brigand qui fait des prodiges pour voler un honnête travailleur dans les mines. On est témoin de la vie aventurière dans les forêts où il se passe des scènes émouvantes.

Cette pièce est rendue avec beaucoup de naturel par les acteurs, qui, tous, font preuve d'un talent artistique remarquable. Le public ne devra pas oublier les deux dernières représentations de samedi après-midi et samedi soir.

Une excellente Compagnie dramatique jouera le fameux drame de la "Case de l'Oncle Tom" la semaine prochaine.

#### UN PETIT DÉFAUT

*Ami* (en visite).—Je te félicite, mon cher, tu as une femme splendide. Tu dois en être fier.

*Le mari*.—Certainement oui ; mais elle a le malheur d'être portée à la distraction.

*L'ami*.—Ce n'est absolument rien.

*Le mari*.—Quelquefois, ça cause des surprises désagréables. Ainsi, l'autre jour je lui donne vingt piastres pour aller payer mon compte de gaz. Sans y penser, elle a pris l'argent et avec cela elle est allée s'acheter un chapeau.

## LES PROGRÈS DE LA CORRESPONDANCE AMOUREUSE



I

(Au temps des Pharaons.)

—Oh ! toi, fille du Lotus, dont le sourire est comme le lever de trois soleils, et dont les yeux sont plus brillants que les sequins de ton père, etc.



II

(Au 17ème siècle.)

—La plume est impuissante à décrire l'impétuosité des sentiments que ta beauté a déchainés dans mon âme, etc.



III

(En 1890.)

(Sous le règne des type-writers.)

—Ma charmante Adèle, je vous admire infiniment. Qu'en dites-vous ? Oui ou non ? Et à quand le mariage ? Le porteur attend la réponse.

Dicté par votre dévoué JEAN DUROC.

## UN JOUR D'ENNUI



I

Charles et Alexandre tirent des plans pour secouer l'ennui d'un dimanche sans emploi.

II

Il finissent par trouver le moyen d'attacher une ficelle à la sonnette du voisin, le vieux docteur X...

III

Le vieux docteur est à la phase la plus importante d'un succulent repas : *digne, tigne, ligne* ; la sonnette fait un vacarme épouvantable.

IV

Le bon vieux docteur court à la porte mais ne trouve personne.



V

Et quatre fois de suite le repas est interrompu par le même vacarme mystérieux.

VI

Une idée lumineuse lui traverse l'esprit. Il prend la porte de côté et se faufile tranquillement jusqu'à l'entrée principale pour surprendre l'auteur du méfait.

VII

Madame X... a l'idée non moins lumineuse de monter au second, et de verser un pot d'eau sur la tête du mécréant aussitôt qu'il se montrera.

VIII

*Digne, tigne, ligne.* Et le Dr se précipite comme une bombe sur le perron au moment où madame X... déverse son vase plein d'eau sur le crâne du monsieur qu'elle aperçoit d'en haut.

## EN PENITENCE



Amélie.—Quoi ! Ce pauvre perroquet à la chaîne !

Adèle.—Qu'est-ce que tu veux ? Mon frère l'a eu quinze jours à l'école de St-Jean, et si tu savais le langage qu'il nous tient ? Dire qu'il sait jurer avant d'avoir appris son catéchisme ! Mais je l'ai entrepris,

## LA PUISSANCE DU REGARD



Mike le pugiliste entrant dans les chars urbains.—Tiens, Kitty, prend ce siège-là.

Kitty.—Quel siège ? Je n'en vois pas un de vacant.

Mike.—Moi, là où je regarde dans le moment, j'en vois un. (Et le jeune et élégant Herbert jugea à propos, sur ces entrefaïtes, de se lever).

UN GIBIER PAS CLASSÉ



Madame Jeunemariée (indiquant des jambons).—Et cela ?  
Le boucher.—Ils viennent en ligne droite de Westphalie.  
Madame Jeunemariée.—Envoyez-m'en un ; mais voyez bien à ce que toute la plume soit ôtée et mettez-lui une jolie frissette à la queue. Mon mari est très particulier sur le gibier.

UN ENLÈVEMENT GATÉ



Voix de jeune fille venant de la fenêtre supérieure.  
—C'est toi, Alfred ?  
Tramp, flairant une aventure et déguisant sa voix.—Oui, chère.  
La voix d'en haut.—Tiens, prend le sac à bijoux. Papa dort dans la bibliothèque, je vais te rejoindre à la petite porte de côté. (Mais le tramp ne tenait pas du tout à être rejoint.)

UN SEPTUAGÉNAIRE QUI N'A PAS VÉCU.

J'ai connu un homme, mort depuis, à l'âge de soixante-onze ans, qui était bien le plus grand original que l'on pût voir. Quelques jours avant sa mort, il lui prit fantaisie d'écrire un mémoire dans lequel il prouve qu'il n'a vécu que trente-cinq jours, et même, dans le postscriptum placé au bas où il admet ces trente-cinq jours de vie, il parvient à les réduire à zéro et prétend qu'il n'a pas vécu du tout. J'ai réussi à obtenir des héritiers qu'on me laissât voir cet étrange document dont j'ai pris copie. Le voici :

“ Vivre, c'est vivre ; vivre, c'est jouir ; tout ce qui est souffrance, peine, ennui, désespoir, sommeil, désir, regret, doit être retranché de la vie, parce qu'on l'aurait retranché si Dieu l'eût permis.

“ A l'âge de trois ans je fus sevré ; à six ans, je parlais, mais mal ; à sept ans, je me fendais le crâne ; à neuf ans, je fus guéri. Il faut donc que je retranche neuf ans de mon existence ; car est-ce vivre que boire du lait aigre de nourrice, ne pas parler, parler mal, se fendre le crâne et souffrir deux ans ? Ainsi, retranchons neuf ans. Ci... 9 ans.

“ A neuf ans, je commençai mes études. J'avais la tête dure à cause de mon crâne fêlé. Je fus rétif à l'instruction. Au bout de deux ans j'épelais l'alphabet. La lettre Z m'a valu cent férules environ (elles étaient alors en usage) ; les vingt-quatre autres lettres m'ont martyrisé. A douze ans je savais lire, mais j'avais le corps meurtri des cicatrices de l'alphabet. On essaya de m'apprendre le latin, j'y perdis le français. A quinze ans, je ne savais rien du tout et j'étais un squelette à force d'avoir été mis au pain sec et à l'eau. Six ans de plus à retrancher.—Ci... 6 ans.

“ A quinze ans, mon père me fit clerc de notaire. Là, commença pour moi un nouveau genre de martyre. Je me levais à six heures, j'allumais le poêle, j'écrivais des minutes, je les bourrais de fautes d'orthographe ; j'étais rossé par les grands clers, et mon père, accablé de plaintes sur mon compte, me privait du diner tous les soirs. Le matin, je ne déjeunais pas. J'ai mené cette vie cinq ans que je retranche avec raison de ma vie.—Ci... 5 ans.

“ A vingt ans, mon père, de plus en plus furieux contre moi, m'embarqua comme mousse. Je lavais le pont, je roulais les cables, je grim-

pais aux huniers, je faisais les reprises aux voiles, et je recevais sur le dos trente coups de garçette par jour. Cela dura quatre ans, je n'avais plus de dos.—Ci... 4 ans.

“ A vingt-quatre ans, je quittai la marine et je me fis marchand mercier. Je me mariaï avec Mlle Radegonde Dutour, fille d'un tourneur ; elle possédait quinze mille piastres de dot. Aussitôt après mon mariage, je m'aperçus que ma femme avait une jambe de bois faite au tour par son père. La pauvre femme me demanda mille pardons pour son infirmité. Je lui pardonnai à cause de sa dot, mais ayant mal placé celle-ci, elle fut perdue et il ne me resta plus qu'une jambe de bois.

“ A trente ans, je perdis ma femme à la suite d'une humeur froide qu'elle avait à sa jambe véritable. J'avais passé six ans de mariage à répéter chaque minute : Quelle sottise j'ai faite de prendre cette jambe-là !” Je retranche donc ces six ans de ma vie.—Ci... 6 ans.

“ Voilà mes premiers trente ans défalqués de mon existence, il ne me reste plus que quarante et un ans dont je dois justifier l'emploi devant le public. Ayant dormi, comme tout le monde, au moins un tiers de ma vie, je retranche quatorze ans de quarante-et-un et je suis au dessous de la juste estimation, car je fus un grand dormeur.—Ci... 14 ans.

“ Un an perdu, minute à minute, à chercher la clé de mon secrétaire, que je perdais toujours. Vit-on quand on cherche une clé ?—Ci... 1 an.

“ Trois ans perdus à me faire coiffer et raser. Ci... 3 ans.

“ Quatre ans perdus à souffrir de maux de dents et d'oreilles, et autant pour les rhumes de cerveau et les cors aux pieds.—Ci... 8 ans.

“ Deux fluxions de poitrine avec rechutes et convalescences.—Ci... 2 ans.

“ Trois ans perdus à dire : “Quelle heure est-il ? Il fait bien mauvais temps aujourd'hui. La lune rousse... Comment se porte madame ? Je suis bien enchanté. De quoi parle le journal ? Oh, la politique ! la politique ! Il fait une boue affreuse. Quel hiver cette année ! Mon Dieu, Mon Dieu !” et mille autres choses saugrenues semblables.—Ci... 3 ans.

“ Six mois perdus à me faire décroter et six à broser mon chapeau.—Ci... 1 an.

“ Un an à souffrir les entr'actes de théâtres.—Ci... 1 an.

“ Un an à écouter les drames modernes, les chefs-d'œuvre de génies incompris, et à lire les

romans et les articles des femmes libres, ces cantinières de la république des lettres.—Ci... 1 an.

“ Un an perdu à me plaindre des potages salés et doux, des côtelettes trop cuites ou trop peu cuites, des indigestions et des œufs durs.—Ci... 1 an.

“ Enfin, six ans à souffrir de rhumatismes et autres misères semblables.—Ci... 6 ans.

Total... 71 ans.

“ P.S.—Les seuls jours que j'ai vécu sont les trente-cinq jours qui ont précédé mes noces. J'étais fort heureux, en effet, en regardant ma future assise sur un canapé jaune et enveloppé dans une longue robe qui cachait la pointe de son pied. Mais comme je regrette d'avoir été si maladroitement heureux pendant ces trente cinq jours, je les retranche comme les autres. Il ne me reste rien du tout, je n'ai pas vécu !”

Ainsi se termine cette pièce originale que j'ai transcrite pour l'édification d'un chacun.

O. C.

PRESCRIPTION INFALLIBLE

Charley.—Ça, c'est un bon médecin ! Il a toujours un remède de prêt.

Alfred.—Comment le sais-tu, toi qui n'es jamais malade ?

Charley.—Tu ne te rappelles pas qu'il était là quand j'ai failli me noyer la semaine dernière ? Mon cher, il m'a épaté. J'allais disparaître sous l'eau quand il écrit quelque chose sur un morceau de papier, met une roche dedans et me l'envoie.

Alfred.—Comment, une recette contre la noyade ! Qu'est-ce que c'était ?

Charley.—J'ai eu le temps de lire le petit papier. Il y avait : “Nage.”

ETUDE SUR NATURE

Joseph, (à un acteur amateur).—La scène du revenant a été superbe. Tu as du étudier rudement ?

Auguste.—C'est que j'ai étudié sur nature.

Joseph.—Sur nature ? Est-ce que tu as des revenants à ta disposition pour exercer ta terreur ?

Auguste.—Oh ! non, mais je tâchais de rencontrer mon tailleur.

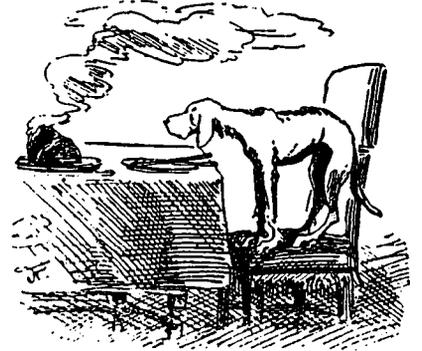
## UN APPRENTISSAGE



*Dithmar.*—Ma foi, voilà du nouveau ! C'est la première fois que je vois faire la pêche au chien avec une paire de pantalons.

*Faber.*—Ne t'y fie pas ; je connais mon affaire. C'est la même sorte de pantalons que porte le petit frisé qui fait la cour à ma fille. Quand Carlo sera bien au courant de son sujet, tu le verras galoper le petit frisé !

## L'ARITHMETIQUE ILLUSTRÉE



UNE TABLE D'INTÉRÊT



MAUVAISE GRIPPE.

## DÉSILLUSION

(Pour le SAMEDI)

Éché n'est pas content, car depuis le matin  
Qu'il regarde le ciel, pas un seul son lointain  
N'a révélé, là-haut, la subite envolée.  
Des cloches du faubourg vers la voûte étoilée,  
Pourtant l'on n'entend plus les carillons joyeux  
Dans le fond des clochers, Tout est silencieux,  
Et le petit servant, quand le prêtre s'incline,  
Ne fait plus résonner sa clochette argentine.  
C'est à n'y rien comprendre. Et maman a bien dit  
Pourtant, qu'elles s'en vont, quand arrive jeudi !  
Il a beau s'attarder, regarder dans l'espace,  
Rien encor ne paraît : pas de cloche qui passe.  
C'en est décourageant.—Et bien, tu sais, Bébé,  
Ne te plains pas, vois-tu ; car lorsqu'auront tombé  
La croyance naïve et la grâce ingénue  
Qui te font ce matin regarder dans la nue,  
Puisses-tu conserver tout au fond de ton cœur,  
Comme un précieux trésor, ta sublime candeur ;  
Et puisses-tu, du moins, retrouver l'espérance,  
Quand dans ton ciel d'azur tout se fera silence.

PAUL VARY.

Montréal, mars 1890.

## QUAND ON SE MOQUE DES DOUANIERS

—Moi, je me fiche de la douane. Je vais tous les jours à Rouses Point, et jamais l'on me fait payer pour ce que j'en rapporte.

—C'est assez raide à croire. Qu'est-ce que tu rapportes donc ?

—Une barbe faite, mon cher.

## LE COMBLE DU MALHEUR

*Madame Merritt.*—C'est épouvantable ! Dire que votre pauvre mari c'est cassé une jambe !

*Madame Gillette.*—Croyez-vous ? Ça ne serait qu'un demi-mal, si ça n'avait pas été sur notre propre trottoir.

## DE MŒURS SÉVÈRES

*Maîtresse de maison à sa fille de chambre.*—Julie, on me dit que tu t'es promenée sur la rue Notre-Dame, hier soir, avec mon mari ?

*Julie.*—C'est vrai, madame. Mais où est le mal ?

*La maîtresse.*—Je te renvoie ; je ne veux pas que tu fréquentes les mauvaises compagnies.

## GUÉRISON CERTAINE

*Auguste.*—Pourquoi n'épouses-tu pas mademoiselle Vivelajoie ? Elle t'adore.

*Hubert.*—Elle est trop fringante. Ne me parles pas d'une fille qui rit toujours.

*Auguste.*—Mais, c'est qu'avec toi, ça va se passer tout de suite.

## UN PRODIGE



*La jeune mère.*—Regardez, mon oncle, s'il a l'air intelligent.

*L'oncle, (un vieux garçon).*—Je te dirai bien que je m'y entends peu en fait de bébés ; mais il est, de fait, très distingué ; il a un hoquet qui promet.

## A PROPOS D'ORTHOGRAPHE

Les gardiens de phares ne sont pas rigoureusement tenus de veiller sur leur orthographe.

Voici le rapport que rédigea, un jour, un de ces agents :

“ L'huile était gelée, gelée de gelée.”

Traduction : l'huile était gelée, je l'ai dégelée. C'est simple, mais c'est complet.

Une jeune femme écrivait un jour à une de ses amies la phrase suivante :

“ Oh ciel ! ils disent que je ne mets pas l'orthographe !”

—“ Tu ne la mets pas toujours, répondit l'amie, mais tu mets l's en ciel.”

Un homme de police avait un rapport à faire à son chef sur la qualité du pain. Voici comment il rédigea :

“ *Painpabonipasacécui.*”

Un bon bourgeois invite quelques amis à dîner ; au dessert, il demande des confitures.

La cuisinière en apporte un pot sur lequel le bourgeois lit avec stupéfaction ces trois mots : *cris de l'âne.*

—“ Cris de l'âne ! s'écrie-t-il, que veut dire ceci ?”

Sa bonne avait voulu écrire des “ cerises de l'année.”

## MAUVAIS FONCTIONNEMENT

*Aurélie.*—Est-ce vrai que toutes les jeune filles de votre ville se sont organisées pour ne plus recevoir dans leurs salons les jeunes gens qui ne prendraient pas la tempérance ?

*Juliette.*—Oui ; mais ça ne fonctionne pas bien.

*Aurélie.*—Je suppose que vous ne tenez pas toujours parole.

*Juliette.*—Ce n'est pas cela ; mais ce sont les jeunes gens qui n'ont pas pris la peine seulement de nous faire manquer à nos engagements. Ah ! les petites canailles !

BIEN MAL PRIS



Madame Hanton.—C'est la véritable grippe russe, Docteur ? Aussi, comme j'ai été stupide de lui acheter un collier en cuir de Russie !

AU THÉÂTRE ROYAL



Madame Byrnes.—Ah ! ben ! Cet escogriffe-là, je me demande qu'est-ce qu'il peut bien faire ?  
Monsieur Byrnes.—Lui ? C'est le magicien japonais. Il va se couper lui-même la tête sur le théâtre et il va se la remettre.  
Madame Byrnes.—C'est un point fin. Une fois qu'il se sera ôté une tête comme cela, il devrait être fier de ne pas se la remettre.

ÉCHAPPÉ BEL

Madame Jones.—Vous vous rappelez Catherine Peters qui avait, un jour, failli épouser votre mari ?  
Madame Smith.—Oui parfaitement.  
Madame Jones.—Elle est maintenant un vrai démon. Elle boit, jure, tempête et bat son mari.  
Madame Smith (se tournant vers ses enfants).—Quelle chance vous avez eue ! Dire que cette femme-là a failli être votre mère !

PAR OREILLE

—Connaissez-vous cette jeune fille qui chante dans la maison voisine ?  
—Je ne la connais que par oreille.

LES COMPLICATIONS DE NOTRE SOCIÉTÉ

Clara.—Qu'as-tu ? Tu es soucieuse, indécise ?  
Maud, (très abattue).—Je ne sais réellement pas quoi faire. Dois-je le poursuivre en dotant pour rupture de mariage, ou dois-je l'épouser pour demander le divorce ensuite ?

AH ! LES SOULIERS NEUFS !

Le vieux Rouillard rentrant chez lui plein comme un œuf.—Serong de sucre de torche ma baguette ! Qui est-ce qui m'a foutu ces braoules remplies de saperlipopettes... ?  
La mère, (à ses petits enfants).—Vite ! Allez vous coucher. Voilà votre père qui étrenne des souliers neufs.

EN EFFET !

Colonel Georges.—Ce Lammais a été mon ami d'enfance, et quel rude mâtin c'était ! Comment se fait-il qu'il ait un garçon aussi efféminé ? Ce n'est pas naturel.  
Charley Dudereu.—Pas naturel ! Pourquoi pas ? Personne plus que cet enfant-là n'a le droit d'être efféminé s'il tient de sa mère.

SINGULIÈRE COINCIDENCE

Étudiant en médecine à sa belle.—Savez-vous, Claudine, que le cœur humain souleve un poids de 120 livres dans les vingt-quatre heures ?  
Claudine.—Cent vingt livres dans les vingt-quatre heures ? Mais c'est justement ce que je pèse !

LA DIAGNOSTIQUE PERFECTIIONNÉE

Le médecin à son patient.—Quel est votre revenu ?  
Le patient.—Seulement quatre cents piastres par année.  
Le médecin.—Alors, ce n'est pas la goutte. C'est tout simplement du rhumatisme.

DEUX CHARGES PAR JOUR

Deux viveurs comparent leurs notes.  
—Dis donc ; j'admets que je bois ; mais quand m'as-tu vu porter plus que ma charge ?  
—Je ne dis pas, parce que tu divises : tu fais deux charges par jour.

NE VOUS DÉCOURAGEZ PAS

Dans une salle d'attente.  
UNE jeune femme caresse affectueusement un petit chien.  
Un chercheur d'aventures en profite pour engendrer conversation.—Que je voudrais donc être chien ?  
La dame, (sans s'offenser).—Ne vous découragez pas, monsieur ; vous pouvez vous développer.

5<sup>c</sup>. Pour Cinq Cents (en timbres de poste ou argent) je vous enverrai GRATIS un PAQUET ROYALE, qui vous conduira à la fortune. S'adresser :  
Arthur Labelle, 185 rue St. Jacques, MONTREAL, P. Q.

A PEU PRÈS SUR

Mauvais garnement (âgé de 15 ans).—Tu sais, le docteur est plus instruit que le curé ; et il le dit bien, lui, qu'il n'y a pas d'enfer.  
La mère.—Je vais te dire une chose, mon fils. Quand les savants disent quelque chose qui fait plaisir aux mauvais sujets comme toi, tu peux être sûr qu'ils sont dans l'erreur.

PAS ASSEZ ROMANESQUE

Un enlèvement. Le couple est en sûreté dans le train qui va à toute vapeur.  
Le nouveau marié.—Comme te voilà triste ! Tu sais bien que personne ne peut nous rattrapper maintenant.  
Elle.—C'est bien pour cela. On ne nous a seulement pas poursuivis ; ça manque d'émotion. Si j'avais su, je me serais mariée à notre église.

UNE CURIOSITÉ DE GRAND PRIX

Dans un musée.  
Le montreur.—Voici l'épée avec laquelle Balaam a voulu tuer l'âne.  
Un spectateur.—Vous faites erreur. L'Évangile ne dit pas que Balaam avait une épée ; mais qu'il en demandait une.  
Le montreur (sans se déconcerter).—Précisément : ceci est l'épée qu'il aurait voulu avoir.

PIÈCES ACCUSATRICES



L'homme de police.—J'ai fouillé le prisonnier.  
Le recorder.—Qu'avez-vous trouvé sur lui ?  
L'homme de police consciencieux.—Un œil poché, Votre Honneur.

Quand la hâte est de la prudence



Le père de la jeune fille.—Avez-vous des moyens suffisants pour faire vivre ma fille ?  
Le prétendant.—Certainement, monsieur, pourvu que je ne sois pas obligé de lui faire la cour trop longtemps.

## Pas de respect pour la vieillesse



Monsieur Passédage (qui se croit encore dans le mouvement). — Mademoiselle Pauline, il m'est impossible de déguiser plus longtemps mes sentiments.

Delle Pauline. — Vous pourriez leur mettre une perruque.

## DOUCE INNOCENCE



M. Lunedemiel. — Gentil, ce petit déjeuner ! J'adore le foie veau.

Madame Lunedemiel. — Comme ça s'adonne ! Moi aussi. Si tu veux, nous achèterons un veau, pour avoir du foie frais tous les matins.

## DÉCOUVERTE AGRICOLE

La scène se passe dans une école d'agriculture. Un garçon nouvellement admis comme élève, faisait preuve d'une naïveté profonde, qui n'échappa point à ses camarades, et voici le tour qu'on lui joua.

Notre *nouveau*, qui répond au doux nom de Pridajou, passait un matin devant le poulailler, quand un des copains l'interpelle :

— Ah ça ! Bridajou, vous savez : c'est aujourd'hui pleine lune ; on couve.

— Hein ?

— On couve.

— Qui ça, les bêtes ?

— Eh non ! les gens ; vous, moi, tout le monde.

— Ah ! mais par exemple, jamais je n'ai vu ça, dit Bridajou.

— Il n'y pas de *mais*, dit l'ancien ; d'abord, est-ce que vous avez jamais vu tout ce qu'on voit ici ? C'est pour apprendre des choses nouvelles, n'est-ce pas, qu'on vient ?

Vous pensez si Bridajou ouvrait des oreilles.

— Ah ! bien ! les savants sont bien drôles tout de même, répétait-il, avec leurs inventions !

— Enfin, c'est comme ça, dit l'ancien. Tout le monde y passe ; chacun son heure ; seulement, l'usage veut que le dernier venu commence à l'heure du déjeuner.

Bref, à l'heure du repas, mon Bridajou prend les bouchées doubles, ne met qu'une demi-heure au lieu d'une heure et demie, et revient fidèlement se soumettre à la consigne. L'ancien, qui le guettait, le fait entrer dans une des volières où il avait préparé un panier garni de foin sur lequel était placée une douzaine d'œufs.

— Ah ! vous voilà, fit-il, en voyant Bridajou, vous venez me relever ; il n'était pas trop tôt, je commençais à m'ennuyer. A votre tour, ôtez votre culotte.

— Pour quoi faire ?

— Mais, dame ! pour couvrir.

— Pas possible ?

— Comment ! pas possible ! et vivement encore.

Bridajou s'exécute donc, et le voici installé sur le panier le plus gravement du monde, sous la surveillance de l'ancien. Celui-ci alors se ravisant :

— Ah ! au fait, vous savez, en raison de la

corvée, le directeur paye le tabac ; on a quatre sous à fumer, les voici.

Bridajou, prenant son parti en brave, bourre sa pipe, l'allume, tandis que l'ancien prend la fuite pour ne pas lui rire au nez.

Les autres camarades, dans la confidence, jouissaient du spectacle derrière une porte vitrée.

Enfin Bridajou était là depuis trois bons quarts d'heure toujours couvant et toujours fumant, quand le gardien-chef vint à passer. Celui-ci n'était pas du complot et n'en pouvait pas croire ses yeux.

— Qu'est-ce que vous me f...aites là ? dit l'homme gradé.

— Je couve.

— Comment ?

— Eh ben, oui ! je couve : vous savez ben quoi...

— Mâtin d'imbécile ! Voulez-vous bien vous sauver ?

Et saisissant un balai, il se mit à houspiller Bridajou, qui n'eut que le temps de se rattraper sa culotte et court encore.

Si vous allez à l'école \*\*\*, ne demandez pas à Bridajou si c'est bientôt la pleine lune.

## L'INCONVÉNIENT DES CHAINES DE MONTRE



I

Pendant que Charley, le dude, digère son lunch, le frotteur de bottes de l'hôtel attache un morceau de viande à son loquet.



II

Et comme le dude a le malheur de passer un instant après devant la porte d'un montreur de chiens savants, il ne manque pas d'être pris pour le professeur Parker.

## LA CHASSE AUX MILLIONS

## PREMIERE PARTIE

## III

(Suite.)

— Si elle n'accepte pas le conseil que je vais lui donner, eh bien !... »

— ... Eh bien ? dit le gouverneur.

— Eh bien ! Tomaho dispersera les mécontents.

Et le comte s'avançant vers la multitude qui commençait à s'échauffer de nouveau :

— Gentlemen, dit-il, du silence !

On se tut comme par enchantement.

Le comte dominait tout ce monde.

Il reprit :

— Vos soldats ne veulent pas marcher.

— Je comprends que vous soyez indignés contre ces poltrons.

— Mais alors il faut montrer moins de couardise qu'eux.

— Marchez vous-mêmes.

— Vous êtes des hommes solides ; vous avez des armes ; et vous craindriez une horde d'Indiens !

— Marchez donc, sinon vous n'êtes que des lâches !

Et comme il s'élevait un sourd grondement, le comte répéta plus haut :

— Oui, des lâches.

— Et je vous le dis en face.

— Je vois que vous avez encore plus peur que les soldats.

La foule insultée s'agite et gronde.

Le gouverneur tremble de tous ses membres.

— Vous gêtez tout, dit-il à M. de Lincourt.

— Ces furieux vont nous exterminer.

Un groupe d'une centaine d'individus armés de couteaux s'avançaient, menaçants.

Poussés par la masse compacte, ils ne pouvaient reculer ; de la parole et du geste, ils s'encourageaient dans leur attitude offensive.

Le comte, la main sur la crosse de son revolver promenait un regard souverainement méprisant sur les agresseurs.

Les six trappeurs, la carabine prête, suivaient de l'œil tous les mouvements, du chef, n'attendant qu'un signe pour obéir.

Mais le comte leur fit comprendre d'un regard qu'ils ne devaient pas bouger, quoique la foule cherchât à l'envelopper.

D'une voix qui domina le tumulte, il cria :

— Allons ! place !

Et il fit un pas.

Une centaine d'hommes lui barraient la retraite vers la fontaine ; vingt poignards le menacèrent.

Avec une dextérité incroyable, il évita les coups et trouva le moyen de défoncer deux ou trois crânes avec la crosse de son revolver : on lui laissa passage, mais des voix crièrent :

— A mort, les trappeurs !

C'était des extrémités de la place que venaient ces menaces ; les plus rapprochés étaient moins ardents. Toutefois le comte voulait en finir.

— Cacique, dit-il à l'Indien, balayez cette canaille.

L'ex-majesté araucanienne n'attendait que cet appel.

Il bondit.

Ses deux larges mains s'abaissèrent au hasard sur la foule, et deux têtes disparurent.

Il les releva ensuite.

Ses doigts crispés enserraient par le cou deux hommes, dont il montra les faces grimées ; puis il les lança, étranglés, au milieu de la foule.

Deux, trois, quatre fois, le colosse recommença sa terrible exécution.

Le vide se fit bientôt autour de lui, large et vaste.

Alors le géant chargea, et la foule se sauva résolument.

Toutefois Tomaho parvint encore à saisir quelques retardataires qu'il envoya agréablement promener dans les airs.

Mais la place se déblayait à vue d'œil.

Aux provocations et aux insultes succédaient les cris de détresse et de douleur.

La multitude, hurlante et vaincue, fuyait devant le terrible colosse.

Elle s'écoulait, torrentueuse et affolée, dans les rues voisines.

C'était une scène étrange et burlesque.

Les trappeurs applaudissaient, le gouverneur admirait bouche bée.

La comte sifflait une fanfare de chasse.

Enfin Tomaho cessa sa poursuite.

Le combat cessa faute de combattants.

On vit le Cacique revenir tranquillement vers ses compagnons.

Il rapportait deux prisonniers sous son bras gauche.

De la main droite il traînait trois ou quatre grands sabres conquis sur l'ennemi.

Il déposa le tout devant le gouverneur.

— Voilà, lui dit-il, deux hommes à pendre, et de ceux qui étaient le plus fort.

— Peuh ! fit le gouverneur, pendre, c'est grave.

— Un simple bain suffirait.

Le gouverneur était décidément bon enfant.

— Comme vous voudrez, dit Tomaho.

Et il envoya les prisonniers dans le vase.

— Et dire, souffla-t-il en s'essuyant le front car il avait couru et beaucoup frappé, dire que si ce misérable et subtil avocat qui m'a tendu un piège ne m'avait pas réduit à l'impuissance par ses ruses, voilà comment j'aurais arrangé mes guerriers révoltés !

— Et pourtant ils sont d'autres hommes que ces coyottes tremblants et sans force.

Puis, espérant que le gouverneur et le comte écouterait son histoire, qu'il avait tant à cœur de conter, il essaya de la narrer vu la circonstance.

— Senor, dit-il, il y a six ans, j'étais...

Les trappeurs virent le danger qui les menaçait, et firent un signe au comte :

— Mon cher Tomaho, lui dit celui-ci, je suis très curieux de connaître votre aventure.

— Mais ce n'est pas le moment de nous faire ce récit.

— Je remets donc le plaisir de vous entendre à notre prochaine halte dans la savane.

Puis, s'adressant au gouverneur, M. de Lincourt ajouta :

— Débarrassé de ces émeutiers redoutables, vous voilà tranquille.

Le gros bonhomme se confondit aussitôt en remerciements et en protestations de reconnaissance.

— Je vous dois la vie, s'écria-t-il,

— Ces gueux m'égorgeaient sans votre énergie intercession.

— Soyez béni, Excellence.

Mais le brave homme restait inquiet.

— Le danger conjuré aujourd'hui sera plus grand demain, si vous me quittez.

— Et pourquoi ? demanda le comte.

— D'abord, ils sont exaspérés, et puis ils veulent et voudront me forcer à obtenir des Indiens le passage libre pour les convois bloqués ici.

— J'ai fait le possible pour fléchir ces gre-

dins de Peaux-Rouges ; ils se montrent charitables, sous prétexte que nous n'avons pas payé intégralement les droits exigés pour le passage du dernier convoi.

— J'offre de doubler les sommes exigées, ils ne veulent rien entendre.

— Je leur ai envoyé trois parlementaires ; ils nous les ont renvoyés sans oreilles.

— Je suis au désespoir.

— Excellence je vous en prie, tirez-moi d'embarras ; ma bourse vous est ouverte, et ma gratitude égalera les sentiments de sympathie que m'inspire votre noble et généreuse personne.

Le comte se laissa toucher.

Les terreurs du malheureux gouverneur l'amusaient.

Riant de lui, il s'intéressait à lui.

Et, d'autre part, il avait ses raisons pour tenir à ce que les Indiens décampassent.

— Ne vous désespérez pas, lui dit-il.

— Nous trouverons bien le moyen d'amener à composition ces entêtés d'Indiens.

— On parlementera.

— Mais pour parlementer, il faut des parlementaires.

— Vous n'en trouverez plus, Excellence, observa le gouverneur.

— Et pourquoi ?

— On les paiera.

— Ils refuseront.

— Car c'est aller à la mort, maintenant, que de pénétrer dans le camp de la Vénus Cuivrée ; elle a fait dire qu'elle renverrait morts et scalpés tous ceux qui se présenteraient.

— La Vénus Cuivrée ; interrogea le comte étonné de ce nom.

— Oui, la reine de ces damnés Peaux-Rouges.

— Une fille de demi-sang européen qui commande à vingt tribus.

— Elle est donc bien féroce, cette reine ?

— Cruelle est impitoyable.

— N'importe !

— Il faut trouver un ambassadeur à lui expédier.

— Essayons.

— Je vois de nombreux rassemblements à l'entrée de toutes les rues.

— Faites signe qu'on approche.

Le gouverneur hocha la tête.

— Je les connais, fit-il.

— Ils ne viendront point.

— Essayez toujours ! fit le comte.

Le gouverneur héla ses administrés.

Il accompagna les éclats de sa voix grêle et de sa voix flûtée des signes les plus engageants.

Personne ne bougea.

Nul n'osa s'avancer sur la place.

— J'irais bien les trouver, murmura le bonhomme ; mais j'ai encore des craintes...

— Il y a un moyen dit le comte en riant.

— Vous allez voir.

Il prit sa bourse, l'agita et la fit tinter.

Il y eut quelque chose comme un frisson d'avidité qui parcourut les groupes.

Le comte tira de la bourse une poignée de monnaie et la jeta dans le milieu de la place.

Les dollars sonnèrent et rutilèrent en roulant.

L'effet fut instantané.

La foule se rua vers les pièces éparpillées, sur le sol battu de la place.

Il y eut mêlée.

Les soldats se débarrassèrent, officiers compris, et se mirent à la partie avec ardeur.

On se bousculait avec acharnement.

Les taloches pleuvaient.

Plus d'un coup de couteau fut échangé.

Ces couards qui reculaient tout à l'heure devant un seul homme, se disputaient crânement, le poignard à la main, quelques pièces d'or jetées en pâture à leur avidité.

C'était triste, burlesque.

En quelques minutes, la récolte fut terminée.

La chose faite, on pensa non sans raison que l'auteur de cette générosité avait quelque chose à dire.

Tous les regards se fixèrent sur le comte.

On attendait une autre poignée d'or.

M. de Lincourt s'adressa au gouverneur.

—Vous avez mis votre bourse à ma disposition.

—Je vous prends au mot.

—Donnez.

—Mais de quoi s'agit-il ? fit le gouverneur dont la figure s'allongea autant que boule le peut.

—Vous allez le savoir, dit le comte.

—Donnez toujours.

La générosité du gouverneur paraissait avoir baissé.

Il finit toutefois par exhiber, après avoir fouillé plusieurs poches, une bourse de cuir au ventre rebondi.

—Il y a millars, dit-il, en or et billets de la Banque des États-Unis.

La comte montra la sacoche à la foule.

—On demande, dit-il, un ambassadeur pour le camp indien.

—Il y a mille dollars, dans cette bourse, pour celui qui se risquera.

—A qui la prime ?

La foule resta muette.

Ces gens qui, tout à l'heure se disputaient quelques pièces à coups de poignard, tremblaient à la pensée d'affronter la colère des Peaux-Rouges.

Le comte vit bien qu'il ne pouvait rien espérer de ce peuple.

La terreur planait sur la masse.

Elle paralysait tout élan généreux, elle contre-balançait même la toute puissance de l'or.

—Vous le voyez, Excellence, dit alors le gros gouverneur.

—Personne n'osera se présenter devant la redoutable et féroce Vénus Cuivrée.

—Rendez-moi ma bourse.

—Un instant, fit le comte riant de l'empressement avec lequel don Matapan — ainsi se nommait le gouverneur — tenait à rentrer en possession de ses dollars.

—Il est convenu que vous abandonnez le contenu de ce sac à celui qui se chargera d'aller porter vos conditions de paix à cette reine d'Indiens, que l'on dit redoutable ?

—C'est convenu, en effet, caballero, répondit le gouverneur.

—Mais je ne vois personne. . . .

—Pardon, reprit M. de Lincourt.

—Je me charge, moi, de ce rôle d'ambassadeur.

—Et je confisque la sacoche.

—Quoi, Excellence, s'écria ironiquement don Matapan, vous seriez gêné à ce point ?

Le comte vit bien qu'il baissait dans l'esprit du gouverneur, mais il répondit sans colère :

—Vous êtes dans l'erreur, mon cher gouverneur.

—Je n'ai aucunement besoin de votre or.

—Mais je tiens à ne pas vous le rendre.

—J'en ferai un emploi qui vous étonnera.

—Laissez-moi le soin de vous ménager une charmante surprise, que je délire presque en vous l'annonçant.

Don Matapan n'avait pas à réclamer.

Il s'inclina.

Mais, dit-il, Votre Excellence ne paraît pas se douter des périls qui la menacent dans l'accomplissement d'une pareille mission.

—Mon cher gouverneur, répliqua le comte, il n'y a de danger que pour les imbéciles ou les imprudents.

—Que devez-vous aux Indiens ?

—Le droit de passage qui n'a pas été acquitté par les deux dernières caravanes.

—Et pourquoi ce droit convenu n'a-t-il pas été payé ?

—Mon Dieu ! Excellence, c'est bien simple ! fit le gouverneur de son air le plus ingénu.

—Nous avons, cette fois-là, été les plus forts.

—La caravane a battu les Peaux-Rouges.

—Elle avait une escorte de trappeurs.

—Je comprends à merveille, conclut le comte avec un geste de mépris.

—Vous avez manqué à votre parole.

—La foi des traités a été violée.

—Vos torts sont impardonnables ; votre sottise ne peut se qualifier.

—Mais je veux réparer le mal.

—Comptez sur moi et sur mon ami Grandmoreau, qui m'accompagnera.

—Vos convois marchands auront le passage libre, je vous en réponds.

La foule, qui s'était rapprochée peu à peu, couvrit d'applaudissements ces dernières paroles du comte.

Les vivats retentirent, nombreux et sonores pendant plusieurs minutes.

M. de Lincourt promena un fier regard sur ceux qui voulaient le poignarder quelques minutes plus tôt.

—Quelle admirable canaille vous avez à gouverner ! dit-il.

—Vraiment, il serait désolant de laisser à vos adorables sujets un levain de rancune contre vous.

—Je vais faire votre paix avec eux.

Et d'un coup de couteau il éventa la sacoche.

—Cacique, dit-il, jetez cet or et ces billets à ces drôles.

Tomaho fut surpris ! les trappeurs s'étonnèrent, mais ils ne protestèrent pas.

Et Tomaho fit sa distribution en conscience.

On juge si la bataille fut acharnée à ses pieds.

Les trappeurs se donnèrent du rire à en crever.

Le gouverneur soupirait.

—Senor, lui dit le comte en voyant la multitude se bousculer à ses pieds, ivre de convoitise, senor, je pars cette nuit.

—Demain vous aurez de mes nouvelles, ou je ne serai plus.

Et au cacique :

—Videz-leur d'un coup la sacoche sur la tête, dit-il.

Ainsi fut fait.

La lutte devint sanglante.

Le comte fit un geste de dégoût et s'éloigna, suivi des cinq trappeurs ses compagnons.

Le senor Matapan, de son côté, regagna le palais du gouvernement, après avoir congédié son escorte aussi nombreuse qu'inutile.

Ballotant sur sa mule, dont le pas lent et régulier le secouait doucement, le magot murmurait.

—Mille dollars !

—Et rien de fait.

—C'est un aventurier. . . .

—Je suis volé.

—Mais que faire avec des hommes pareils ?

—Mille dollars ! . . . Mille dollars ! . . .

Et le pauvre homme réintégra son domicile, pénétré de cette conviction qu'il venait d'être joué.

#### IV

La bataille de Tomaho avec les gens d'Augustin était à peine terminée que John Burgh dit, d'un ton convaincu aux autres trappeurs :

—J'ai faim.

—Une tranche grillée de buffalo ferait bien mon affaire.

—Si nous allions dîner ?

Et l'Anglais chappa sa langue contre son palais avec un bruit significatif.

—Main-de-Fer, dit le comte, si vous ne détectez pas la cuisine française, j'ai dans l'idée que vous aurez mieux qu'une tranche de buffalo à la table de M. d'Éragny.

Et s'adressant aux chasseurs :

—En route, gentlemen ! dit-il.

—Notre hôte doit nous attendre.

Les chasseurs, enchantés, suivirent leur chef.

—Et voilà ce que c'est qu'un vrai gentilhomme ! dit Burgh en manière de conclusion.

—Trouvez-moi donc un bourgeois qui vous mette tout de suite à votre aise comme ça !

Mais un des chasseurs murmura, d'une voix sifflante, rauque, péniblement articulée :

—Ce qui me chiffonne, c'est mademoiselle d'Éragny ; je ne me mettrai pas en face d'elle, non, je ne m'y mettrai pas.

—Elle n'est pas encore habituée à ma tête.

Puis avec un soupir :

—S'être appelé le beau Ragottier !

—Avoir été le plus joli garçon de Ménilmontant et le plus beau trappeur de la prairie !

—Et, aujourd'hui, s'appeler Sans-Nez !

—Quel guignon !

Le chasseur, d'un coup de poing, enfonça son chapeau sur son front.

De fait, Sans-Nez n'était pas beau.

Jenne à coup sûr, bien fait, élégant de taille, de gestes et de manières, il avait une tête affreuse. Personne de ses connaissances parisiennes n'aurait reconnu Ragottier.

Son nez avait été coupé.

Les sourcils avaient été arrachés au-dessus des yeux avec la peau.

Plus de paupières.

Plus de lèvres.

C'était hideux, non repoussant, toutefois.

Sans-Nez était, même au désert, d'une propreté, d'une coquetterie extrêmes.

Sa blouse de chasse était de fine laine ; toutes les parties de son costume et de son équipement dénotaient une certaine recherche.

Enfin cette tête, déchiquetée par le couteau des Indiens, se couronnait d'une splendide chevelure noire bouclée, au-dessus d'un front très bien dessiné.

Quand on s'accoutumait aux cicatrices, on retrouvait dans les traits des lignes qui permettaient de reconstituer l'ensemble par l'imagination, et l'on jugeait que Sans-Nez ne se vantait pas en affirmant qu'il avait été la coqueluche des squaws indiennes et des senoras mexicaines.

Avec lui, vivait ordinairement, comme associé de chasse, un certain Bois-Rude.

C'était un Irlandais jovial, bon garçon, rieur, mais buveur emragé.

Ivrogne ne rendrait pas notre pensée.

Bois-Rude (c'était un surnom) ne s'enivrait jamais, quoique buvant toujours.

Aucun défi ne le faisait reculer.

On eût versé la mer dans son gosier que les vagues eussent passé sans désaltérer sa gorge et sans troubler sa cervelle.

Jamais il ne perdait la raison.

Rougeaud, court sur ses jambes un peu torsés, l'œil enluminé, la trogne truculente, le verbe haut, clair, railleur, il jeta des notes gaies dans la conversation et il s'avisa parfois de drôleries assez piquantes.

—Va, sois tranquille, dit Bois-Rude à Sans-Nez ; j'arrangerai ton affaire.

—J'intéresserai mademoiselle d'Éragny en ta faveur.

—Qu'est-ce que tu lui diras ? fit Sans-Nez.

—Je lui dirai que pour attraper les corbeaux il faut un mort, et que tu n'as qu'à te coucher sur le sable pour qu'ils croient que

tu es une charogne humaine déjà déchiquetée.

— Quand la jeune personne saura que tu m'es si utile comme appau, elle te jugera favorablement. "

— Sans-Nez, demanda Tête-de-Bison, où diable avez-vous été arrangé comme ça ?

— Affaires de femme ! dit le Parisien.

— Tenez, je ne vous ai jamais conté l'affaire, mais comme la Vénus Cuivrée aura querelle avec le comte et conséquemment avec nous, je vous dirai mon aventure à table, et vous verrez. . . . "

Est-ce que la reine est pour quelque chose dans ce qui vous est arrivé ?

— Vieux trappeur, faute de lèvres, parler me fatigue.

— Laissez-moi reprendre haleine.

— Au dessert, je ferai des révélations... piquantes. "

On arrivait.

Le colonel et Rosée-du-Matin, comme disait Tomaho, firent un accueil cordial à leurs invités.

Toutefois Tomaho fut le héros de la réception cordiale que reçurent les trappeurs.

Mademoiselle d'Éragny savait gré au Cacique de ce nom gracieux qu'il avait trouvé pour elle, et elle le lui témoignait par de bons sourires.

Le colonel, en soldat qu'il était, admirait le colosse indien.

— Soyez les bienvenus, messieurs ! dit-il.

— Aussi bien, après la scène qui vient de se passer et à laquelle nous avons assisté du haut de notre véranda, vous devez avoir gagné de l'appétit.

— Vive Dieu, cacique !

— Vous avez une façon remarquable de disperser les attroupements.

— J'allais courir à votre aide, mais j'ai compris que c'était inutile. "

Tomaho rayonna de joie et d'orgueil.

— À table, messieurs !

— C'est un dîner à la française que je vais vous offrir.

— J'ai pensé que notre cuisine nationale vous délasserait des infernales compositions culinaires de MM. les Mexicains.

— Heureuse inspiration ! répondit le comte !

On passa dans la salle à manger.

Le colonel avait fait les choses en gentleman qui se pique d'exercer noblement l'hospitalité.

Mets savoureux, vins généreux, empressement cordial du vieux colonel, et, par-dessus tout, la présence d'une charmante jeune fille, n'ayant pas assez de ses deux jolies mains pour servir les sauveurs de son père, et dont le doux et brillant regard cherchait à deviner leurs moindres désirs.

La conversation s'établit sur le semblant d'émeute comprimée si lestement par Tomaho.

Puis on parla du blocus.

Le colonel était fort ennuyé de ce siège.

— Je suis très contrarié de ce qui arrive, dit-il.

— Le blocus de ces damnés Peaux-Rouges paralyse complètement le commerce avec l'intérieur.

— Je suis victime de ce déplorable conflit, survenu inopinément et juste à point pour retarder tous mes projets. "

— Et comment cela ? demanda M. de Lin-court avec plus d'intérêt que de curiosité.

— Mon cher comte, dit le colonel, vous voyez en moi un homme qui a perdu en France une fort belle fortune dans une entreprise qui a échoué.

— J'ai voulu reconstituer ma position et je suis venu en Amérique avec ce qui me reste ! deux cent mille francs liquides !

— Avec cela, on peut tenter ici quatre grandes affaires au moins.

— Qu'une seule réussisse et l'on devient millionnaire.

— Tous mes préparatifs sont terminés depuis longtemps ; mais, par de la volonté de la Vénus Cuivrée je suis obligé de surseoir à l'accomplissement de mes projets. "

C'était la deuxième fois que le nom de la reine des Indiens venait frapper les oreilles du comte et, somme toute, il savait d'elle peu de chose, quoiqu'il se fut engagé à être l'ambassadeur de la ville d'Augustin auprès de cette étrange Majesté.

Les événements s'étaient précipités de telle sorte, qu'il n'avait pas encore eu le temps de prendre ses informations.

— Quelle est donc en réalité cette reine ? demanda-t-il curieusement :

Sans-Nez, sur cette question, échangea avec ses compagnons un regard significatif, mais laissa la parole à son hôte.

— Je ne puis, répondit le colonel au comte que vous répéter les propos qui s'échangent ici.

— Cette femme a réuni sous sa domination plus de vingt tribus.

— Ces tribus ont chacune un chef qui leur est propre : mais elles reconnaissent l'autorité prépondérante de celle qu'ils ont nommée la reine, que nous appelons nous la Vénus Cuivrée, et qui commande à plus de vingt mille guerriers.

— On la dit féroce, sanguinaire, jeune et belle.

— À la tête de ses guerriers, elle commande en chef dans les combats : elle-même, prend part à la lutte, et son adresse, sa force, son courage, font l'admiration des siens.

— Les peuples la vénèrent comme une émanation du Grand-Esprit.

— Son prestige est immense, et il s'étend jusque dans les régions voisines et même au delà des grandes rivières du haut Missouri. "

M. de Lin-court avait écouté le colonel avec attention ; mais ce fut avec un sourire passablement incrédule qu'il demanda :

— Qu'y a-t-il de vrai selon vous dans tout cela ?

— Tout ou presque tout, répondit simplement M. d'Éragny.

— C'est incroyable ! Inouï ! s'écria le comte, doutant plus que jamais.

Le trappeur Grandmoreau, qui jusqu'alors avait gardé le silence, prononça gravement :

— M. le colonel ne fait que répéter des récits dont j'ai pu moi-même vérifier l'exactitude.

— Je vous le dit, la Vénus Cuivrée est bien telle qu'on la dépeint.

— Je suis resté son prisonnier pendant deux jours, et, comme elle ne fait grâce à personne, j'allais subir toutes les horreurs de la torture avant de mourir, quand je fus délivré d'une façon étrange.

— Il y eut une éclipse de soleil qui épouvanta les Indiens, et je leur criai que le Grand-Esprit volait la lumière parce qu'il n'approuvait pas ma mort ; les Indiens crurent à cette bouffée et me lâchèrent.

— Mais j'en ai assez vu, de la reine et des Apaches, pour vous dire qu'elle est plus farouche, plus sanguinaire qu'aucun de ses sujets. "

Il n'y avait pas à douter de la parole du Trappeur.

Ces gens-là ne mentent pas.

Le comte le savait.

— Parbleu ! s'écria-t-il avec enjouement, tout ce que vous me dites augmente mon envie de faire connaissance avec cette terrible sauvage.

— Quoi ! fit Mademoiselle d'Éragny avec un mouvement d'effroi.

— Vous oseriez braver cette Indienne ? "

La comte considéra la jeune fille pâle et profondément émue.

Calme et souriant il répondit :

— J'ai promis d'aller à son camp.

— Promis ? fit Blanche avec angoisse.

— Oui : je suis engagé.

— Je serai très heureux de vous raconter moi-même, demain ou après, comment Sa Majesté la reine des Peaux-Rouges m'aura reçu. "

— Eh bien ! monsieur le comte, dit Sans-Nez, si la reine vous arrange comme elle m'a arrangé je vous vois pas beau après demain.

Cette déclaration de Sans-Nez, faite avec les sifflements et les rauquements de voix qui lui étaient habituels, provoqua une explosion d'exclamations chez les chasseurs.

La curiosité était vivement surexcitée.

Sans-Nez se leva, il promena sur ces avantages physiques le regard circulaire qui lui était familier, il leva le bras, fit retentir le claquement de doigts par lequel il manifestait son admiration pour son galbe et son chic, puis, d'un air navré, au colonel et au comte :

— Voilà ! fit-il.

— Voilà ce qui reste du plus joli trappeur de la prairie.

— Voilà ce qu'est devenu le beau Léon !

— J'épouvante les dames et je fais pleurer les montards.

— C'est la reine des Apaches qui m'a fait couper le nez. "

Et avec une conviction dont la fatuité comique fit sourire :

— Ça se comprend.

— Elle avait un penchant pour moi, et comme elle craignait de m'adorer, elle a voulu m'enlaidir. "

Avec un peu de colère.

— Vous riez, vous avez tort !

— Je m'appelle Ragottier, j'étais l'agent, le limier, l'éclaircur du fameux Herrera, que j'ai quitté pour devenir trappeur.

— Pour être beau, j'étais beau.

— Pour être fin, j'étais fin ; même je le suis encore et personne ne tend un piège mieux que moi.

— Pour être crâne, j'étais crâne ; je le suis toujours.

— Je ne crains rien.

— Mais la beauté s'est envolée !

— Done, ayant entendu parler de la reine, ayant eu des succès, passant pour un grand chasseur et jouissant d'une renommée avantageuse, je me rendis sous un prétexte habile, je m'en vante, au pays des Apaches.

— Je fus bien reçu. "

Et à Tête-de-Bison qui semblait rire :

— Oui, vieux trappeur, oui bien, reçu je m'en flatte.

— Je pousse mes petites affaires et je m'aperçois bientôt que je ne suis pas désagréable à la reine.

— Je lui demande sa main, je suis refusé. "

— Et vous appelez cela être bien reçu, Sans-Nez ! fit Tête-de-Bison.

— J'étais refusé, vieux trappeur pour des raisons politiques.

— La reine me fit dire que la chose ne devait pas me froisser.

— Enfin on sait ce que parler veut dire : elle m'aimait, voilà ; mais elle ne pouvait pas m'épouser pour des raisons d'État. "

— Et pour vous consoler elle vous a fait arracher les lèvres ! fit Grandmoreau.

— Attendez donc, vénérable Tête-de-Bison.

— Vous allez apprendre comment j'ai perdu mon nez. "

(A suivre)

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

**SPECIALITÉS**

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.  
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N.B.—Mon établissement est transporté au No 122 rue St Laurent, coin Lagauchetière, où je suis en état de faire un commerce de gros et de détail. La préparation des prescriptions médicales reçoit une attention spéciale, et le public peut être assuré que nous n'employons que des drogues pures. Les médecins de campagnes, les hôpitaux, les couvents et les collèges continueront à recevoir notre attention particulière et seront toujours servis de remèdes purs à des conditions libérales.

**LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS**

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année a ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50,  
Et coût de \$1.00.

LE QUATRIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE  
MOIS D'AVRIL PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les  
jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Editeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal

**Gray's Saponaceous Dentifrice,**

Excellente Poudre a Dents

Pour Préserver et Nettoyer les Dents.

**THEATRE - ROYAL**

SPARROW &amp; JACOBS..... PROP. ET CERANT.

Semaine commençant Lundi, le 7 Avril.  
Après-Midi et Soirée.

Le drame si touchant intitulé :

**LA CASE DE L'ONCLE TOM**

Excellente compagnie, Chanteurs Nègres, etc., etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

Semaine suivante.—Gus Hill Specialty Co'y.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce  
qui se passe autour de vous

**LISEZ LA PRESSE LISEZ**

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français  
de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de  
quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les  
journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Mars

**17,009 par jour**

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**

69 Rue St-Jacques, Montréal.

AGENTS DEMANDES PARTOUT

Cette montre se vend d'ordinaire \$15.00. Pour 60 jours nous la vendrons à \$4.98 avec la chance pour vous d'en avoir une pour rien. Coupez ceci et envoyez nous le avec 50c en timbres ou en argent, nous vous enverrons de bonne foi, pour nos frais d'express, et nous vous enverrons la montre C. O. D. sujet à examen. Si tout est satisfaisant et tel que représenté, vous pouvez payer la différence et garder la montre, autrement elle ne vous coûtera rien. Si vous nous en faites vendre 6, d'ici à 60 jours, nous vous en enverrons une gratis. Cette montre est importée et garantie sous un boîtier en acier de 4 oz. face découverte, et garantie sous nos montres en or et en doublé. d'après notre grand catalogue que nous envoyons gratis. Envoyez votre ordre immédiatement. Cette annonce ne paraîtra peut-être plus. Adressez: A. C. Roebuck & Co., 57 & 59 Adelaide St. East, Toronto, Canada. Nous recommandons cette montre à tous ceux qui liront cette annonce. En ordonnant, mentionnez ce journal. Si vous désirez recevoir cette montre par la malle, il faudra envoyer le montant complet, car la marchandise ne peut pas être envoyée C. O. D. par la malle. Quand le montant complet de l'ordre est envoyé de suite nous enverrons gratis une jolie chaîne en or doublé.

**PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES**

DE MCGALE

RECOURTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES,  
TORPEUR DU FOIE,  
MAUX DE TÊTE,  
INDIGESTIONS,  
ETOURDISSEMENTS

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de a noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

**B. E. MCGALE**

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

**Gray's Dental Pearline,**

Un liquide pour Nettoyer les Dents

Et empêcher la Mauvaise Odeur de l'Haleine.

IMPRIMERIE

**POIRIER, BESSETTE & NEVILLE**

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude  
MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute  
espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES,  
PAMPHLETS, AFFICHES,  
CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES,  
PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES,  
PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN,  
ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES  
ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées.  
Caractères de Luxe.

**A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS**

**N.B.**—Toutes commandes pour impressions  
peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE  
& CIE., 69 rue Saint-Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —  
**SHELDON COLLINS' SON & CO.,**  
32 and 34 Frankfort Street, New-York